

Sommaire

7 Avant-propos

9 L'énigme du profit

- 15 1. Production et distribution
 - 29 2. Le bon sens dans l'impasse
 - 36 3. Vers la théorie de la valeur-travail
 - 47 4. Karl Marx et la théorie de l'exploitation
 - 59 5. Réponses à quelques objections
 - 66 6. La valeur et l'utilité
 - 81 7. En finir avec le profit
 - 92 Annexe
 - 93 Références
-

97 Travail productif et improductif

- 99 Introduction
 - 105 Acte I. Adam Smith
 - 111 Acte II. Marx, critique de Smith: le travailleur productif
comme producteur de plus-value
 - 125 Acte III. Deux définitions du travail productif ?
 - 132 Acte IV. Deux points de discussion
 - 140 Acte V. L'enjeu du débat
 - 156 Annexe. Les fonctionnaires «productifs de revenu» ?
 - 163 Références
-

169 La rente

- 170 Introduction
- 181 La rente différentielle
- 205 La rente absolue
- 222 Références

L'ÉNIGME DU PROFIT

« Je suis si avancé que dans cinq semaines, j'en aurai terminé avec toute cette merde d'économie. [...] Ça commence à m'ennuyer. Au fond, cette science, depuis A. Smith et D. Ricardo, n'a plus fait aucun progrès, malgré toutes les recherches particulières et souvent extrêmement délicates auxquelles on s'est livré. »

Lettre de K. Marx à F. Engels, 2 avril 1851

« L'histoire du profit est très belle. Mais il faut que j'y réfléchisse plus longuement pour en saisir la portée, dans toutes les directions. »

Lettre de F. Engels à K. Marx, 6 mai 1868

Il arrive que les questions en apparence les plus naïves soient aussi les plus profondes. En se demandant pourquoi la nuit est noire, on raisonne sur la finitude de l'univers, dans le temps et dans l'espace. En méditant sur la chute d'une pomme, Isaac Newton conçut sa théorie de la gravitation. En s'interrogeant sur les raisons pour lesquelles les enfants ressemblent si souvent à leurs parents, on entrevoit les mécanismes de la génétique.

Le propre de ces questions est de toucher à des réalités si familières, si quotidiennes, qu'on en vient la plupart du temps à les considérer comme allant de soi et à oublier, passé l'âge de quatre ans et des incessants « pourquoi », de s'interroger sur elles. On se borne à constater que « c'est comme ça », ou que « c'est normal », en se contentant d'un semblant d'explication toute faite. Et là où la majorité des gens ne voient à tort qu'une évidence, seuls des esprits particulièrement sagaces identifient un problème à résoudre. Mais ce sont de tels esprits qui font avancer les connaissances de l'humanité.

Or, c'est sur un phénomène de cet ordre que repose tout l'édifice de notre organisation économique ; un phénomène si commun, si ordinaire, que l'on se contente généralement de constater son existence sans prendre la peine de se demander comment elle s'explique. Ce phénomène si banal et en même temps si mystérieux, c'est le profit.

Le profit est la clé de voûte, l'alpha et l'oméga du système économique capitaliste. C'est afin de réaliser du profit que l'on crée des entreprises, et c'est pour en engranger davantage

qu'on les développe... ou qu'on les démantèle. Faute de profit, ou même de profit suffisant, une production sera abandonnée, une usine fermée. C'est le profit qui fournit les ressources nécessaires pour investir, développer la production, perfectionner les techniques ; mais c'est aussi pour lui qu'on baisse les salaires, qu'on détériore les conditions de travail, qu'on jette des travailleurs à la rue, qu'on scelle des traités secrets, qu'on démet des gouvernements, qu'on fomenté des guerres, qu'on brise des peuples, qu'on saccage l'environnement.

Pour les plus riches, actionnaires, possesseurs d'un patrimoine, grands et moins grands bourgeois, le profit est une bénédiction sans laquelle n'existeraient aucun des bienfaits du développement économique. Aux yeux de la plupart des travailleurs, il apparaît comme un mal nécessaire ; les calamités qu'il entraîne sont attribuées moins à son existence elle-même qu'aux abus commis en son nom. On raisonne alors en fonction d'un niveau de profit tenu pour normal, souhaitable ou tolérable, et au-delà duquel il relèverait de l'excès. Déterminer ce « juste » niveau de profit – sans parler de savoir comment faire en sorte qu'il s'y maintienne – est évidemment une question fort compliquée et, pour tout dire, insoluble. Aussi, ce n'est pas à elle que les pages qui suivent vont tenter de répondre, mais à celle, à la fois plus simple et plus fondamentale, de savoir d'où vient le profit.

Peut-être cette interrogation semblera-t-elle étrange, voire vaine. Car enfin, il est bien « naturel » qu'un chef d'entreprise fasse des bénéfices (sinon, il mettrait la clé sous la porte) et qu'une production rapporte de l'argent ; imagine-t-on un seul instant que puisse fonctionner une économie où toutes les entreprises seraient en déficit ? Pourtant, si l'on y réfléchit un peu, ces remarques montrent tout au plus pourquoi le profit est nécessaire – en tout cas, dans le cadre de l'organisation économique actuelle –, mais elles ne disent rien des raisons pour lesquelles il se forme. Si le profit était le fruit d'une élaboration consciente, on pourrait admettre un rapport de cause à effet : le profit était utile, donc l'humanité, après quelques tâtonnements, a fini par l'inventer, comme elle a inventé les vêtements chauds, le barbecue, la navigation à vapeur ou Internet. Mais le profit n'a été inventé par personne ; il est un produit spontané et involontaire de l'évolution sociale. Au sein de l'organisation

économique actuelle, il résulte d'un processus aveugle : chaque capitaliste, bien sûr, souhaite faire le profit maximum et, pour cela, augmenter ses recettes et diminuer ses dépenses. Mais un capitaliste ne fait pas ce qu'il veut. Qu'il tente, pour augmenter son chiffre d'affaires, de trouver de nouveaux clients, et il se confrontera à ses concurrents qui s'emploient en permanence à faire de même. Qu'il élève ses prix de vente, et il prend le risque que les acheteurs aillent s'adresser ailleurs. Qu'il s'efforce de diminuer ses dépenses, et il se heurtera tant à la résistance des salariés qu'à celle des fournisseurs, qui eux aussi veulent tirer le meilleur prix de leurs produits. Les capitalistes, s'ils sont formellement libres de leurs décisions, agissent donc dans un environnement qui, au bout du compte, leur impose bien des choses. Il n'est pas incongru de se demander pourquoi la concurrence ne fait pas baisser les prix jusqu'au point où les marchandises seraient vendues à prix coûtant et où le profit disparaîtrait purement et simplement. Ainsi, non seulement le fait que le profit existe n'a rien d'évident, mais on peut, à bon droit, s'en étonner.

Pour prendre le problème sous un autre angle, considérons ce qui se passe lorsqu'une entreprise produit des marchandises, par exemple des chaises. Cette entreprise va devoir acheter du bois, des clous, de la colle, du tissu et divers autres matériaux. Elle va également embaucher des salariés qui vont scier le bois, l'assembler, le poncer, fixer le tissu et procéder à diverses opérations qui auront pour résultat des chaises sur lesquelles les professeurs d'économie pourront poser leurs dignes postérieurs.

Qu'est-ce donc que la production ? C'est avant toute chose *une transformation de la matière*. Du bois, des clous et du tissu sont entrés dans l'usine ; il en sort des chaises. Pour le dire de manière un peu plus savante, produire, c'est opérer un *changement qualitatif* sur la matière. C'est transformer ses propriétés afin de la rendre plus adaptée à nos besoins – si l'on se fatigue à fabriquer des chaises, c'est parce qu'il est plus confortable de s'asseoir sur elles que sur un tas de planches et de clous.

Cette définition de la production s'applique à toutes les formes d'économie, sans aucune exception : des domaines féodaux du Moyen Âge aux multinationales modernes, des exploitations

agricoles esclavagistes de l'Antiquité aux villages néolithiques ou même aux chasseurs-cueilleurs nomades, lorsque les gens produisent – et la chasse et la cueillette sont une forme de production à part entière, comme le sera plus tard l'extraction minière –, ils transforment de la matière. Cette définition de la production est donc totalement indépendante de l'organisation sociale au sein de laquelle elle s'effectue.

Ajoutons que si, pour plus de commodité, on a pris ici comme exemple la production de biens matériels, cette définition s'applique également à une bonne partie de ce qu'on appelle des « services ». Un garagiste qui répare une voiture effectue une transformation de matière au même titre que l'ouvrier d'usine qui la fabrique. Il en va de même pour un informaticien qui écrit un logiciel ou qui paramètre un réseau. Reste le cas de ces travaux qui ne semblent pas aboutir à un résultat matériel, comme celui d'un médecin qui établit un diagnostic ou celui d'un huissier de justice qui vient constater des faits ; ces deux exemples sont en réalité très différents l'un de l'autre, et l'on reviendra sur ce problème dans le second essai de ce livre.

En tant que transformation de matière, la production ne présente aucun mystère et, si elle se bornait à cela, ce qu'on appelle la science économique n'aurait jamais eu besoin de voir le jour. Mais nous ne vivons ni dans une société de chasseurs-cueilleurs, ni dans un domaine féodal. Lorsqu'on produit des chaises, ce n'est pas uniquement pour s'asseoir dessus. Plus exactement, avant que des gens puissent s'asseoir dessus, ces chaises devront être vendues – c'est même dans ce but explicite qu'elles sont fabriquées. Autrement dit, la particularité de notre économie est que les chaises ne sont pas seulement des *produits*, mais qu'elles sont également des *marchandises*.

Au passage, même si nous y sommes tellement habitués que cela nous semble aller de soi, il a fallu des centaines de millénaires d'évolution sociale pour qu'apparaisse une telle économie où, avec un peu d'exagération, « tout s'achète et tout se vend », c'est-à-dire où la majorité des relations économiques passent par l'intermédiaire de l'argent. Cette organisation n'est pas plus « naturelle » que celles qui l'ont précédée... ni que celle qui lui succèdera.

Toujours est-il que lorsque la production devient marchande, elle acquiert une propriété véritablement étonnante. En plus d'être une transformation de matière, elle entraîne également une *augmentation de la valeur monétaire des biens*: la vente des chaises rapporte davantage que ce que coûte l'achat du bois, des clous et du tissu. Bien sûr, il peut y avoir des accidents: telle ou telle entreprise, à un moment donné, fabrique des marchandises invendables, ou voit ses stocks brûler, etc., toutes choses qui empêchent sa production de rapporter un bénéfice. Mais ce genre de situation reste nécessairement l'exception. Dans une économie marchande, selon le cours ordinaire des choses, la production se vend plus cher que ce qu'elle a coûté; en plus de transformer la matière, la production marchande augmente l'équivalent en argent de ce qu'elle transforme. *Elle crée de la valeur.*

Or, autant il n'y a rien de mystérieux dans le fait que la production transforme de la matière, autant la nature de cette substance qui augmente au cours de la production et qui se traduit par une somme d'argent supplémentaire – ce que les comptables des entreprises ou de l'État appellent la *valeur ajoutée*, pose problème. D'où vient cet accroissement de valeur? Autrement dit, pourquoi une chaise vaut-elle plus d'argent que le bois, les clous et le tissu qui ont servi à la fabriquer? Voilà une question simple; aussi simple que se demander pourquoi la nuit est noire, pourquoi les pommes tombent à terre ou pourquoi les enfants ressemblent à leurs parents. Mais elle s'avère tout aussi ardue. Elle implique en effet de réfléchir au-delà des apparences et des fausses évidences et, comme on le verra, elle aboutit à des conclusions dérangementantes – c'est d'ailleurs la raison principale pour laquelle elle est si souvent négligée, même dans les études de sciences économiques.

Cette première interrogation en cache toutefois une seconde. Identifier l'origine de la valeur ajoutée est indispensable, mais ne suffit pas à comprendre d'où vient le profit. Celui-ci, en effet, est ce qui reste de la valeur ajoutée une fois les salaires payés. Or, c'est là une deuxième grande question: pourquoi, dans le cours normal des choses, les salaires sont-ils systématiquement inférieurs à la valeur ajoutée? Pourquoi, une fois que l'employeur les a payés, reste-t-il quelque chose plutôt que rien?

Le profit représente ainsi une double énigme: 1. Pourquoi un produit vaut-il plus cher que les matières premières qui le composent? Cette interrogation, qui est celle de l'origine de la valeur ajoutée, a divisé les économistes depuis qu'ils existent; elle renvoie à la nécessité d'une *théorie de la valeur*. 2. Pourquoi le salaire est-il inférieur à la valeur ajoutée?

On ne peut percer le mystère du profit sans répondre à ces deux questions. Mais avant d'examiner les différentes réponses qu'elles ont pu recevoir, il est nécessaire d'observer le mécanisme de la production et des revenus d'un peu plus près.

1. Production et distribution

La réalité de la production capitaliste est en effet un peu plus complexe que ce qu'on vient d'en voir.

Capital fixe et capital circulant

Comme toute production, la fabrication des chaises exige, en plus des matières premières, un certain nombre d'installations plus lourdes, telles que des bâtiments et des machines. Par rapport au bois, aux clous et au tissu, ces installations ont comme particularité de ne pas disparaître physiquement lors de la fabrication d'une chaise; un même bâtiment, une même machine, pourront servir à produire des milliers, si ce n'est des millions de chaises.

Cette différence entre le sort physique que connaissent dans la production d'une part les matières premières et l'énergie, d'autre part les installations pérennes, se reflète sur le plan de la valeur monétaire.

Si la planche de bois disparaît entièrement dans la chaise qu'elle sert à fabriquer, il n'en va pas de même de la valeur qu'elle possédait sur le marché. Celle-ci, au contraire, s'est conservée, et fait dorénavant partie de la valeur de la chaise; cela revient à dire que dans le prix d'une chaise, il y a le prix de ses matières premières. C'est bien pour cela qu'on parle à propos de la production de valeur *ajoutée*: la nouvelle valeur est venue en supplément d'une valeur déjà existante, celle